

Fabrice Bensimon

Boyd HILTON, *A Mad, Bad, and Dangerous People ? England 1783-1846*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Fabrice Bensimon, « Boyd HILTON, *A Mad, Bad, and Dangerous People ? England 1783-1846* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 37 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index3549.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848
<http://rh19.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :
<http://rh19.revues.org/index3549.html>

Document généré automatiquement le 24 janvier 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Fabrice Bensimon

Boyd HILTON, *A Mad, Bad, and Dangerous People ? England 1783-1846*

Pagination de l'édition papier : p. 185-242

- 1 Outre-Manche, la *Oxford History of England* est une institution. La première série en fut publiée de 1934 à 1967. La parution de la seconde fut mise au point au milieu des années 1980 et a commencé en 1989. Neuf volumes de 700 ou 800 pages ont été publiés, sept autres doivent l'être et le livre de Boyd Hilton est la dernière livraison de cette collection ¹. Ce n'est pas un ouvrage destiné au grand public. Mais, comme en témoignent le volume des ouvrages et leur construction, cette série n'est pas non plus composée de manuels de référence conçus pour les étudiants (à la différence, par exemple, des livres courts et collectifs de la *Short Oxford History of the British Isles*). Bien qu'il y ait un index, une chronologie et que le livre de Boyd Hilton soit matériellement remarquable, des aspects importants de la période couverte ne sont pas abordés. C'est un livre surtout destiné au public cultivé – toutes les bibliothèques, tous les clubs de lecture acquièrent la *New Oxford History of England*.
- 2 Une des forces de l'ouvrage réside précisément dans sa nature : quoique l'auteur ait une connaissance encyclopédique de son sujet, il ne cherche pas à tout dire ou à tout résumer. Mais plutôt à donner un point de vue personnel, voire un sens, à cette période. Même s'il s'appuie sur l'ensemble des apports de la recherche historique britannique, Boyd Hilton ne livre pas une synthèse des travaux du dernier demi-siècle ; il décline sa vision de la période 1783-1846, en particulier de ses débats politiques, intellectuels, théologiques et scientifiques. On peut faire crédit à Boyd Hilton d'avoir écrit un ouvrage non seulement érudit et stimulant, mais aussi très lisible. Malgré l'intérêt de l'auteur pour les débats philosophiques, religieux ou scientifiques, son texte n'est nullement opaque. La trame politique guide le lecteur, la langue est claire, et l'humour très *British* du livre aide aussi à en rendre la lecture plaisante. La vision *tory* du marché comme un lieu de rédemption, punissant les imprévoyants, est ainsi comparée à un jeu moral de *snakes-and-ladders* (une sorte de jeu de l'oie britannique, p. 326) ; Boyd Hilton signale que les générations de Pitt et de Peel étaient glabres, pour ajouter : « les favoris ne revinrent pas avant les années 1850, et ils revinrent alors en force » (p. 448) ; quand il décrit un plaidoyer répressif vis-à-vis de l'Irlande en 1833, il nous dit de son auteur qu'il était « déterminé à être dur contre le crime irlandais, dur contre les causes du crime irlandais » (parodiant ainsi un slogan électoral de Tony Blair, p. 495) ; analysant le discrédit général qui pesait sur la corruption électorale au début des années 1830, il note : « Le sentiment général qu'il y avait "quelque chose de pourri dans l'État du Danemark" explique peut-être pourquoi *Hamlet* a alors dépassé *Macbeth* comme la plus grande pièce de Shakespeare aux yeux des critiques » (p. 430, n. 228). Le lecteur trouvera aussi des références à Margaret Thatcher, à la drôle de guerre, à Winston Churchill, à Enid Blyton ² ou à la NASA (comparée au *Trigonometric Survey of India*, p. 249), etc., sans que jamais Boyd Hilton ne donne dans l'anachronisme.
- 3 Il fait un large usage de sources littéraires, sans pour autant dresser, comme cela est souvent fait, de listes d'auteurs, de titres et de tirages. À partir de quelques œuvres, comme des romans de Jane Austen, d'Elizabeth Gaskell ou de Charles Dickens, il souligne ce qu'elles nous révèlent de leur époque, ou la façon dont elles corroborent ce que montrent des sources plus classiques. Par exemple, tout un développement sur *Middlemarch* de George Eliot illustre son propos concernant la philosophie mécanique. Et c'est l'extrait d'un poème de Tennyson (p. 638), célébrant la « civilisation » des institutions, des mœurs, de la vie politique, les « manières plus douces » et les « lois plus pures » – une des thèses du livre – qui le conclut.
- 4 Peu connu en France, Boyd Hilton est un historien réputé outre-Manche. En particulier, son *Age of Atonement* (L'ère de l'expiation) a eu une grande influence ³. Boyd Hilton y soutenait que les conceptions religieuses marquées par l'évangélisme avaient eu un poids considérable

au cours du premier XIX^e siècle, quand elles avaient déterminé toute la pensée sociale et économique. Dans *A Mad, Bad, Dangerous People ?*, il réécrit en quelque sorte ce livre ainsi que son premier ouvrage, *Corn, Cash and Commerce*⁴. Son texte extrêmement riche et érudit traite de la période qui va de l'ascension de Pitt à la chute de Peel, quelque 60 ans pour un livre sur lequel l'auteur dit lui-même en avoir passé plus de 20. À bien des égards, il s'agit donc non seulement d'une somme, mais de la somme d'une vie, et de celle d'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire intellectuelle et politique du premier XIX^e siècle.

L'histoire vue d'en haut

- 5 Le titre adopté laisse entendre que l'ouvrage est une histoire du peuple. Il y a là un clin d'œil à la formule célèbre de Lady Caroline Lamb (1785-1828, romancière et épouse du futur premier ministre Lord Melbourne), à propos de son amant Lord Byron : « *Mad, Bad, and Dangerous to know* ». En fait, Boyd Hilton ne consacre pas son ouvrage au peuple mais à la nation politique, aux quelques centaines de milliers d'Anglais qui votent à l'époque, et plus spécifiquement à ceux qui siègent au Parlement, composent les gouvernements, écrivent dans les grandes revues intellectuelles, participent aux grands débats de l'économie politique, des sciences morales, des sciences naturelles, des universités ou des Églises. Thomas Malthus, David Ricardo, Jeremy Bentham, James et John Stuart Mill, Thomas Chalmers et quelques autres sont l'objet de pages remarquables. À bien des égards, la période couverte par l'ouvrage est celle où le parlement devient le centre politique du pays, et Boyd Hilton aide à comprendre la formation des partis parlementaires du XIX^e siècle, non seulement par des considérations générales, mais par des études chiffrées des votes, par exemple sur le bipartisme (p. 209). On voit la façon dont la Révolution française provoque l'éclatement du parti *whig*, et par la suite, dont se structure l'échiquier parlementaire et politique, des « *ultra Tories* » aux radicaux, en passant par les « hauts *Tories* », les *whigs*, les *whigs* libéraux, etc. (p. 519).
- 6 Boyd Hilton discute certes de la peur de la révolution évoquée par le titre. Mais les différentes organisations populaires ou radicales, des sociétés de correspondance jacobines aux *trade-unions*, sont rapidement évoquées. L'auteur note que les mutuelles (les *friendly societies*) sont passées de quelque 600 000 membres en 1801 à plus de 2 800 000, soit un homme adulte sur deux, en 1850, mais il passe vite à la suite, tout comme quand il évoque les 200 000 « délégués » qui se réunissent à Birmingham en faveur de la réforme parlementaire en mai 1832 ou les 250 000 participants d'un des meetings « monstre » de Daniel O'Connell. De façon générale, on voudrait en savoir plus sur les transformations des pratiques politiques du « répertoire » de l'action collective au cours de cette période.
- 7 Ce choix d'un surplomb se retrouve sur d'autres questions, comme la guerre et la politique étrangère, le génie de Wellington et les grandes coalitions. Boyd Hilton montre que la victoire contre Napoléon amène l'Angleterre à se reconnaître comme une grande puissance continentale puis comment, malgré la perte des colonies américaines, s'élabore dans les « classes parlementaires » la conscience de la constitution d'un second empire. La question de l'esclavage est surtout traitée pour sa place dans le débat public britannique : l'abolitionnisme, qui connut un succès incomparable outre-Manche, ne fut ni une démarche altruiste et désintéressée, ni une posture opportuniste liée à l'essor du capitalisme industriel et du travail salarié, mais un courant, lié au renouveau évangélique, qui permit aux élites politiques de renégocier une identité nationale (p. 193).
- 8 Selon la même approche, c'est à la culture des élites (*highbrow*), plutôt que populaire (*lowbrow*) que s'intéresse l'ouvrage : les grandes revues intellectuelles, la littérature, les débats scientifiques (de la naissance de la géologie moderne aux débats sur l'évolution) et théologiques (le renouveau évangélique, le mouvement d'Oxford). Boyd Hilton évoque le développement de la statistique, des sociétés savantes et littéraires, des *Mechanics Institutes* où s'éduquent les ouvriers qualifiés et les artisans. Le romantisme, la place du gothique dans la littérature et dans l'architecture urbaine, les différentes conceptions de l'histoire sont également l'objet de développements lumineux. Mais les combats d'animaux ou de boxe, les foires et les veillées, le *Punch and Judy show* et le pub et, plus encore, les balades, toutes les publications populaires bon marché, la littérature de gibet, les canards qui se vendent parfois à

plusieurs millions d'exemplaires, sont absents de cette histoire. On sait pourquoi et comment les évangélistes veulent supprimer le vice, notamment à travers des associations morales qui se multiplient au tout début du siècle (la Société pour la suppression du vice, la Société pour la promotion de l'instruction religieuse de la jeunesse, etc.), mais on sait peu de choses sur le « vice » lui-même. Par exemple, si l'affaire de la reine Caroline (1820) est bien sûr évoquée, le flot des publications populaires qui l'a accompagnée ne l'est pas, alors qu'il était exceptionnel en comparaison avec le reste de l'Europe. Même le rapport du grand public à la lecture et à l'imprimé, cette vie intellectuelle des classes laborieuses dont Jonathan Rose a fait son miel pour la période qui suit, n'apparaît guère, pas plus que la lecture publique dont témoigne pourtant l'illustration de couverture ⁵.

- 9 Le dernier chapitre constitue cependant une brillante exception à cette écriture de l'histoire à l'ancienne. L'auteur y traite de la baisse de l'espérance de vie dans les années 1830 à 1850, des effets de l'industrialisation et de l'urbanisation sur la santé des Anglais (p. 575), du travail en usine, de la pauvreté et de la législation sur les pauvres, de la criminalité et du système pénitentiaire. Le social est le parent pauvre de cette histoire de l'Angleterre, mais il n'est pas totalement évacué.

Ruptures et continuités

- 10 Partant de la thèse classique d'une transformation radicale de l'Angleterre à cette époque, Boyd Hilton soutient une position hétérodoxe : « Pourtant, quelqu'un qui se serait endormi en 1783 et réveillé en 1846 ne se serait probablement *pas* trouvé vraiment perdu, malgré les chemins de fer, les cheminées, la suie et la fumée qui leur étaient associées » (p. 24). Cette honnêteté est d'autant plus inhabituelle que, non seulement les ouvrages historiques généraux insistent souvent sur l'importance de leur période, mais aussi que le sens commun aurait tendance à dire que s'il y a bien eu une période où la Grande-Bretagne a changé, c'est celle-ci. En conclusion, dans un chapitre symboliquement intitulé « Il n'y a plus de barbares » (“*There are no barbarians any longer*”) ⁶, Boyd Hilton nuance son propos introductif, en soulignant que le climat avait changé, que les perceptions des élites étaient différentes, même si les réalités sociales des classes populaires étaient semblables (p. 628). D'une certaine façon, cela résume aussi le propos général de l'ouvrage. On est loin ici d'Edward P. Thompson et de sa *Formation de la classe ouvrière en Angleterre* ; mais Boyd Hilton déconstruit également la thèse classique selon laquelle ces quelques décennies ont accouché de la modernité britannique (Asa Briggs, *The Age of Improvement* ⁷) et européenne (Eric Hobsbawm, *The Age of Revolution* ⁸). Et en même temps, il ne discute guère des interprétations de ces auteurs sur la mécanisation du textile, le rôle social du réseau de chemins de fer ou le radicalisme populaire. Plus encore, la discussion sur la notion de « révolution industrielle », qui fut pourtant vive outre-Manche, n'est guère abordée. En revanche, la perception qu'avaient les élites anglaises de ces transformations sociales est minutieusement reconstituée.
- 11 Les grandes structures sociales font l'objet du troisième chapitre, avec des développements sur la croissance des villes et la façon dont, à la différence d'autres pays européens, l'industrialisation a bouleversé leur hiérarchie outre-Manche ; le système bancaire, les questions monétaires et la politique douanière sont décortiqués par ce spécialiste, qui s'intéresse moins à l'industrie qu'au commerce. Le chemin de fer n'a droit qu'à la portion congrue. Et la fameuse *Rocket* de la première ligne Liverpool-Manchester n'est mentionnée qu'incidemment, à propos de la mort accidentelle de l'homme politique tory William Huskisson, très admiré par Boyd Hilton (p. 418). Les grandes enquêtes sociales ou les exécutions publiques sont abordées comme des mises en scène (« Si la vie publique était une scène, la société qu'elle reflétait l'était aussi », p. 36). On n'entre que très rarement chez ces Anglais ; leur vie domestique, leur rapport au machinisme ou le travail lui-même, ne font pas l'objet de développements spécifiques.
- 12 On ne peut pas dire que l'histoire de Boyd Hilton pêche par une méconnaissance des apports de l'histoire du genre – il en connaît la bibliographie, la cite à l'occasion, et discute notamment de la place des femmes dans l'espace public. Mais vu le caractère très sexué de la vie politique,

intellectuelle et religieuse à l'époque, et la part du pauvre réservée par l'ouvrage à l'histoire sociale, les univers auxquels l'auteur consacre l'essentiel de ses pages sont, par la force des choses, essentiellement masculins.

Le débat sur l'« exception britannique »

- 13 Si Boyd Hilton ne discute pas vraiment de la question classique du risque de révolution en Grande-Bretagne, il évoque largement la *peur* qu'elle a suscitée (p. 37-38, 65, etc.) – et le titre même de l'ouvrage nous y invite. Sur la période 1792-1794, la thèse de l'auteur est que la crainte d'une révolution n'était pas fondée, mais qu'elle a permis au gouvernement de mener une vaste répression qui n'était pas indispensable et qui a renforcé les courants radicaux subversifs. À ce propos, Boyd Hilton minimise cette terreur du régime de Pitt au début des années 1790, en soulignant qu'elle était faiblarde et futile, à l'occasion d'une curieuse comparaison avec le régime révolutionnaire français à la même époque (p. 74). L'auteur tient un raisonnement similaire sur les *trade-unions* : leur interdiction, de 1799 à 1824, aurait renforcé la conscience ouvrière en les isolant. Dans la lignée de cette thèse libérale – mieux vaut laisser aux courants contestataires la possibilité de s'épanouir, ils échouent, alors que la répression les renforce – Boyd Hilton offre des réponses peut-être moins nuancées que celles d'autres historiens de cette période⁹. Les violences populaires de 1830 à 1832 pour la réforme sont délaissées au profit des implications en termes d'extension de l'électorat ou de redécoupage des circonscriptions. Pour cette période également, il considère, à la différence de tant de contemporains, qu'on n'allait pas vers une révolution (p. 426), tout en concédant que la thèse se défend, et que, brièvement, les radicaux eurent, plus que les « classes parlementaires », le contrôle de la situation.
- 14 D'autres groupes minoritaires sont réduits à la portion congrue, à l'instar des conspirateurs autour du Colonel Despard en 1802-1803, de ceux de Cato Street en 1820, des partisans du socialiste agraire Thomas Spence, etc. qui sont seulement mentionnés. Les luddites, qui ont fait l'objet de plusieurs ouvrages récents, y compris de ce côté-ci de la Manche, et occupaient 140 pages dans l'ouvrage d'Edward P. Thompson, n'ont droit qu'à 40 lignes. On peut dire que les luddites n'ont pas constitué un fait politique national. Mais même Peterloo (1819) est ici expédié (p. 252), ce qui est plus surprenant vu la place que ce massacre a occupée, pendant des décennies, dans la culture politique, radicale notamment. Seul le chartisme a droit à un véritable sous-chapitre, solide et documenté, où Boyd Hilton revient également sur le débat qui a opposé les tenants de ce qu'on appellera, pour faire bref, une approche socio-économique et les partisans de l'approche plus politique et culturelle dominante au cours du dernier quart de siècle.
- 15 Outre la littérature historique (dont il dresse une sélection « quelque peu arbitraire parmi la totalité des travaux consultés », dans une bibliographie critique de 60 pages), Boyd Hilton s'appuie surtout, comme documents d'époque, sur les débats parlementaires, les écrits politiques, les mémoires et les correspondances des personnalités, plus que sur la presse, la littérature souterraine ou les rapports de police. Peut-être est-ce en raison de cet effet de source qu'Hilton se refuse en général à expliquer les évolutions du politique par la pression populaire. Par exemple, il n'ignore pas le poids de l'Association catholique d'O'Connell en Irlande dans les années 1820, mais il soutient que ce n'est pas cette influence qui explique l'émancipation des catholiques, mais une « reconnaissance généreuse de la volonté des électeurs » (p. 388). De la même façon, Boyd Hilton affirme que l'abolition des lois sur les grains aurait eu lieu sans l'agitation de la Ligue (*Anti Corn Law League*), qui fait l'objet de pages passionnantes. L'auteur aime certes déconstruire les idées reçues (par exemple, sur la portée du Metropolitan Police Act de 1829, qu'il minimise) ; mais il fait peut-être la part un peu trop belle, dans les évolutions politiques, au mouvement des idées, aux débats, tandis que l'importance des rapports de force politiques du pays réel est minorée.

De l'Angleterre aux îles Britanniques

- 16 Le choix fait par Oxford University Press de publier une nouvelle histoire de l'Angleterre, plutôt que de la Grande-Bretagne ou des îles Britanniques, peut surprendre rétrospectivement,

et l'explication du responsable de la série (le *general editor*), John Roberts semble un peu bancal. Cependant, si l'ouvrage de Boyd Hilton a été commandé une dizaine d'années après les articles célèbres de John Pocock fondant la « *new British history* », il l'a été avant la série des ouvrages consacrés à l'histoire des deux îles et des quatre nations dans leurs interactions¹⁰. Et, d'une certaine manière, Oxford University Press s'est rattrapée avec la *Short Oxford History of the British Isles*. Et puis, si on peut écrire l'histoire du Devon ou du Shropshire, de Liverpool ou de Londres, pourquoi pas celle de l'Angleterre ? Cependant, l'ouvrage de Boyd Hilton reconnaît la difficulté dans la mesure où, s'il évite tout développement sur l'Écosse et le pays de Galles, sauf pour relever qu'avant les années 1850 on ne peut parler de nationalisme écossais (p. 240), il en fait quelques-uns sur l'Irlande – et on voit mal comment il aurait pu en être autrement. Cependant, même les moins nationalistes des historiens irlandais ne se retrouveraient pas forcément dans son approche, par exemple quand il juge que la législation anti-catholique du XVIII^e siècle était « futile » et que l'Irlande était alors « relativement tolérante » (p. 75). La révolte de 1798 est surtout présentée comme un massacre de protestants sur des bases confessionnelles, une guerre de religion, et l'insistance est bien plus mise sur la violence des catholiques que sur celle de la répression anglaise, pourtant étatique (p. 81).

17 Malgré ces différentes réserves, on ne voudrait pas conclure de façon négative. Encore une fois, il s'agit non seulement d'une somme remarquable, mais d'un ouvrage à thèses multiples, qui développe un point de vue personnel et original sur l'histoire de cette période. Pour reprendre une expression de Boyd Hilton lui-même, son livre fait partie de ceux qui donnent le sentiment, à les lire, que « le monde du XIX^e siècle vit et respire » (p. x).

Notes

- 1 . Les spécialistes du XIX^e siècle pourront lire avec profit *The Mid-Victorian Generation, 1846-1886*, par K. Theodore Hoppen (1998) et *A New England? Peace and war, 1886-1918*, par Geoffrey R. Searle (2004).
- 2 . Romancière britannique à succès (1897-1968), spécialisée dans la littérature pour enfants (*Oui-Oui, Le club des Cinq...*)
- 3 . Boyd Hilton, *The Age of Atonement. The Influence of Evangelicalism on Social and Economic Thought, 1795-1865*, Oxford, Clarendon Press, 1988.
- 4 . Boyd Hilton, *Corn, Cash and Commerce: the Economic Policy of the Tory Governments 1815-1830*, Oxford, Oxford University Press, 1977.
- 5 . Sir David Wilkie, *The Chelsea Pensioners Reading the Waterloo Dispatch*, 1822. La quatrième de couverture est une reproduction du *The Village Politicians* (1806) du même David Wilkie. Jonathan Rose, *The Intellectual Life of the British Working Classes*, Londres/New Haven, Yale University Press, 2001.
- 6 . L'expression est empruntée au poème « En attendant les barbares » (1904) du Grec Constantin P. Cavafy (1863-1933).
- 7 . Asa Briggs, *The Age of Improvement, 1783-1867*, Londres, Longman, 2000 (1959).
- 8 . Eric Hobsbawm, *The Age of Revolution*, Londres, 1962, traduction française *L'âge des révolutions*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2000.
- 9 . Voir notamment Edward Royle, *Revolutionary Britannia? Reflections on the Threat of Revolution in Great Britain, 1789-1848*, Manchester, Manchester University Press, 2000.
- 10 . Richard Tompson, *The Atlantic Archipelago: A Political History of the British Isles*, Lewiston (New York), Edwin Mellen Press, 1986 ; Hugh Kearney, *The British Isles: A History of Four Nations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989 ; Jeremy Black, *A History of the British Isles*, Londres/Basingstoke, Palgrave Macmillan, 1996 ; Norman Davies, *The Isles. A History*, Londres/Basingstoke, Palgrave Macmillan, 1999.

Référence(s)

Boyd HILTON, *A Mad, Bad, and Dangerous People ? England 1783-1846*, Oxford, Oxford University Press, New Oxford History of England, 2006, 757 p. ISBN : 0-19-822830-9. 30 livres sterling (relié). ISBN : 0-19-921891-2. 19,99 livres sterling (broché).

Pour citer cet article

Référence électronique

Fabrice Bensimon, « Boyd HILTON, *A Mad, Bad, and Dangerous People ? England 1783-1846* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 37 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index3549.html>

Droits d'auteur

Tous droits réservés
